



[Frankenstein ou le Prométhée moderne](#)

traduction **Élisabeth Vonarburg**,

Hachette Heroes

Collection « **Le Rayon imaginaire** », 2022

Élisabeth Vonarburg, est romancière et traductrice de science-fiction, féministe, née à Paris, mais vivant au Québec, depuis 1973. Voir son œuvre considérable ici : https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89lisabeth_Vonarburg

Le miroir de Frankenstein Élisabeth Vonarburg

J'ai lu *Frankenstein* pour la première fois il y a une soixantaine d'années, dans l'édition Marabout. Et l'ai sans doute relu au moins une demi-douzaine de fois ensuite, plusieurs années de file - pendant les vacances -, parce que ma bibliothèque de genre en français, dans les années soixante, n'était pas très bien garnie. Je ne me rappelle absolument rien de ces premières lectures, sinon la mâchoire du Monstre sur la couverture, et sans doute une intrigue des plus élémentaires : un savant fabrique dans son petit coin de salon une créature meurtrière qui-ne-s'appelle-pas-Frankenstein ; [divulgâchon] ça finit mal.

Ensuite, les années ont passé, recouvrant ce souvenir littéraire flou de strates successives d'images, d'abord en noir et blanc - le film de Ted Whale (ah, la mâchoire du monstre sur la couverture était celle de Boris Karloff ?) : la nuit sombre et orageuse, des bidules bizarres qui font *bzzzt*, les cordes, les poulies, le palan qui monte vers les éclairs, « *It's alive, it's aliiiiive !* », et plus tard la réaction horrifiée de la dame avec les mèches blanches et noires ondulées. Je ne me rappelle évidemment pas quand j'ai vu ces films, ni *Young Frankenstein*, ni, en couleurs, là, le film anglais, *Frankenstein : The True Story*, qui m'a ravie. Cela je m'en souviens, parce que la créature était au départ séduisante et se dégradait ensuite dans un effet Dorian Gray des plus réussis. Tout récemment, c'était la première série *Penny Dreadful*, où la « réimagination » de la chose est encore plus délicieuse (la créature, qui n'est pas horrifiante, demeure jusqu'au bout et malgré ses quelques excès initiaux, un être sensible, affectionné, poétiquement romantique, et elle a le dernier mot). Et toutes ces images sont, elles, indélébilement gravées dans ma mémoire. Sans compter les bandes dessinées, les cartoons, les mêmes internet... Dans la mémoire collective aussi le glacis est épais, le texte invisible en dessous.

Lit-on *Frankenstein* aujourd'hui ? Peut-on lire *Frankenstein* aujourd'hui ? Les milieux universitaires, dans plusieurs langues, sont à même de répondre abondamment à ces questions, car ils ne se privent pas de publier là-dessus - la niche académique est bien occupée. Et en particulier depuis la déclaration fracassante de Brian Aldiss, selon qui *Frankenstein* est le premier roman de *science-fiction* moderne.

Mais les lectrices ordinaires ?

Je dois dire que ces questions ne m'empêchaient pas de dormir.

Jusqu'à ce qu'on me demande de traduire *Frankenstein*.

Ma première réaction non professionnelle, et donc non exprimée, a été quelque peu semblable à celle de la fiancée de *Frankenstein*, dans le film : « *Aaaaargh !* »

Je n'ai pas l'habitude de traduire des monstres sacrés, je veux dire, des monuments : *LE Frankenstein*. De 1818 ! Traduit une quinzaine de fois en français depuis 1821 ! Deux fois par des femmes... et jamais deux sans trois, me suggérait-on.

C'était un honneur, quand même, et entre autres. J'ai accepté.

J'ai donc lu le roman pour la première fois dans sa version originale anglaise.

Avec une exaspération croissante. Les déluges d'hyperboles romantiques ! Le vocabulaire suranné ! Les effets de manche rhétoriques ! La distance affective induite par les récits emboîtés ! Et pas seulement le style. J'avais soixante ans de vie dans les dents, là. Je voyais tout ce qui était évidemment passé totalement sous mon radar à quatorze ans : les comportements et préjugés de classe, le rôle et la place des femmes... et surtout l'égoïsme galopant de ce bon Victor, le narcissisme impénitent qui le mène à son échec abyssal en tant que parent de cette créature, et dont il contamine sa créature en miroir. Si *Frankenstein* peut être considéré comme le premier roman sinon de science-fiction moderne, du moins d'un des courants de la science-fiction moderne, c'est par ces traits-là : une conception assez mécaniste de la nature, l'arrogante ivresse du pouvoir et l'inconscience ou le déni quant à ses conséquences.

Mais pas que.

Parce que, devenue entretemps féministe consciente et organisée, je me rappelais que tout cela avait été écrit par une femme, une très jeune femme de dix-huit ans, fille d'une philosophe féministe, éducatrice et femme de lettres, pourvue par son père, également philosophe et progressiste, d'une éducation diverse et politiquement assez radicale, bien rare pour une fille de son époque. Une très jeune femme qui a une liaison scandaleuse avec un poète, s'enfuit avec lui et s'en retrouve enceinte pour perdre plus tard l'enfant après sa naissance, ayant connu l'exaltation de la gestation et l'angoisse du moment où ce morceau qui était soi se détache, se dissocie, devient autre. Et je comprenais pourquoi, adolescente, j'avais mis ce roman dans ma pile des « à-relire tous les ans » : c'était ce motif-là qui m'avait fascinée, la relation à l'Autre, qui est aussi bien la création de l'Autre comme autre moi, puis la reconnaissance ou le refus de sa différence enfin perçue.

Et, coïncidence, c'est le grand motif de la science-fiction, toute la science-fiction - et ma propre obsession thématique : le rapport à ce qui est différent, et à ce qui change, a changé, changera, peut ou doit changer. Et en particulier, pour moi, les relations dominant/dominé, dans toutes leurs déclinaisons, parents/enfants, colonisateur/colonisé, riches/pauvres, hommes/femmes, humains/nature et [divinité] créatrice/création : les couples maudits ne manquent pas.

Le miroir que nous tend *Frankenstein* ne renvoie pas qu'une seule image.

La question que je me posais comme simple lectrice s'est faite alors plus urgente, d'un point de vue strictement pratique de traduction : « Peut-on lire *Frankenstein* aujourd'hui ? » est devenu « Comment rendre *Frankenstein* lisible aujourd'hui ? ». Non seulement faut-il passer à travers tout ce qu'on a vu de l'histoire métamorphosée - simplifiée (comment ça, *Frankenstein* n'est pas vraiment une victime comme il aime à se le faire croire, comment ça, le monstre n'est pas vraiment un monstre innocent, comment ça, ils sont tous *les deux* victimes et monstres ?), mais encore il y a *l'écriture*, la narration par lettres et ces multiples histoires dans les histoires, si éloignées de la prise directe chère à notre culture de l'instant présent, cette façon alternativement distanciée et exagérée d'exprimer les émotions, et cette multitude d'échos sociaux, politiques et culturels d'un tout début de XIX^e siècle qui n'a pas encore connu sa révolution industrielle, des échos si lointains, presque incompréhensibles pour qui n'est pas amateur d'histoire et ne dégaine pas Wikipédia à la moindre provocation.

Ici, pose tragique de la Traductrice Angoissée.

Parce que c'est un roman canonique - un Monument - devais-je écrire une énième traduction-formol au JE-passé simple, avec un vocabulaire et des tournures soigneusement recherchés dans la poussière des dictionnaires, pour fournir une énième version-musée de ce roman, à laquelle on jetterait un coup d'œil distrait en passant devant le Cabinet des Curiosités ? Mais nooon ! Mais c'est un roman-clé, un roman essentiel dans l'imaginaire occidental devenu mondial ! Et dans mon imaginaire d'écrivaine aussi. Je lui devais, je me devais, d'essayer de le rendre un peu plus accessible, sans le trahir.

Et donc, puristes, ne poussez pas de cris d'orfraie, j'ai utilisé le passé composé au lieu du passé simple, j'ai simplifié les tournures et les constructions de phrase, j'ai rapproché de nous le vocabulaire - sans le moderniser à outrance, bien sûr, mais toute traduction est une adaptation, dans un temps et un lieu donné, par une personne donnée. Traductrice et écrivaine, je persiste et signe, et j'espère que le fantôme de Mary Shelley sera compréhensif et ne viendra pas me tirer les doigts de pieds dans mon sommeil.